

La première fois, une partie des hommes condamnés aux travaux sont sortis dans un costume analogue à celui qu'ils ont dans les autres pays; c'est-à-dire, qu'ils étaient vêtus de rouge de la tête aux pieds; et qu'ils avaient les cheveux rasés. Nous avons cru apercevoir qu'ils portaient un poids considérable de chaînes, ce qui pourrait nuire à leurs forces. Mais il est probable que la nécessité de s'assurer contre les tentatives de fuite, est cause de cette surcharge.

Une foule considérable de peuple assis devant les avenues de la prison; et ce spectacle nouveau excitait beaucoup d'intérêt. Nous avons remarqué que l'opinion générale était en faveur d'une mesure qui, certainement, tend à la diminution des crimes; mais que nous avions blâmée sous quelques autres rapports. Du reste, la loi commande, et nous devons attendre de la prudence et de la fermeté des magistrats tout ce qui pourra parer aux inconvénients, quels qu'ils soient. On s'attendait à voir des signes de mécontentement parmi les spectateurs, mais toutes les mesures étaient si bien prises que tout s'est passé avec ordre.

On avait annoncé la mort de Mr. Thibodeaux comme certaine; mais nous apprenons avec certitude que ce sénateur n'a pas succombé, et qu'il va mieux.

Nouvelles Politiques.

Extrait d'un journal de Londres.

Mr. Ward, ex-ministre d'Angleterre au Mexique, lors de sa visite aux Etats-Unis a excité une grande curiosité, depuis qu'il est généralement connu qu'il avait plusieurs motifs de plainte contre le ministre Américain à Mexico, qui est accusé dans les lettres particulières d'intriguer beaucoup de dextérité et de pénétrance à la fois contre les intérêts de l'Angleterre, et pour le renversement du gouvernement existant, dans la vue d'y faire substituer un gouvernement purement démocratique. M. Ward, durant l'exercice de ses fonctions diplomatiques à Mexico, avait traité si fréquemment en contact avec M. Poinsett, ministre des Etats-Unis, qu'il doit parfaitement connaître toutes ses démarches, et il est par conséquent difficile d'attribuer à aucun autre motif son voyage à Washington, qu'à celui de remplir les instructions qu'il a dû naturellement recevoir d'Angleterre, quand il a communiqué les obstacles que le ministre Américain apportait à sa marche. Un voyage à New-York l'écartait beaucoup de sa route, et il n'a pu l'entreprendre que par de hautes considérations d'intérêt public; car il est connu que M. Ward désirait vivement, pour des raisons de famille, accélérer son retour en Angleterre. Cependant, à l'exception de ces motifs, qui paraissent reposer sur des bases solides, on ne sait jusqu'ici rien de plus sur la mission de cet agent à Washington.

(Editorial.)

L'article ci-dessus contient des assertions évidemment fausses; et quoique nous ignorions le motif réel de la relâche qu'a faite à New-York l'ex-ministre d'Angleterre au Mexique; nous ne pouvons imaginer que les insinuations contre M. Poinsett, notre ministre dans ce même pays, puissent venir de la part d'un homme comme M. Ward. Nous l'avons vu de trop près à Mexico pour ne l'avoir pas apprécié; et si nous avons été frappé de la légèreté de ses manières, et parfois de leur inconvenance (qui lui avait mérité la censure de plusieurs journaux et les plaintes d'un ministre) nous ne saurions croire que pour excuser le peu de succès de sa mission, et pour se venger de la diminution de l'influence Anglaise, ou de l'accroissement de celle des Etats-Unis, il ait été capable de calomnier M. Poinsett.

En tout cas, il n'est pas exact de dire que M. Poinsett ait intrigué à la fois contre les intérêts de l'Angleterre, et contre l'existence de gouvernement Mexicain; car nécessairement, si l'on reconnaît de la dextérité et de la persévérance dans sa conduite, on doit croire qu'il en a surtout fait usage dans les circonstances dont il s'agit. Or, c'était en se conciliant les membres du gouvernement, et non pas en compromettant l'influence politique, qu'il pouvait tenter, nous ne dirons pas de détruire l'influence Anglaise, mais seulement de la balancer; et dès lors il est absurde de révoquer en doute son chef d'accusation dans un article si distinct.

Nous ignorons à quel point les intérêts de l'Angleterre sont, en Mexique, en opposition avec ceux des Etats-Unis du Nord; mais nous ne saurions imaginer que M. Poinsett ait agi contre son mandat en mettant toute sa dextérité à réduire à des termes plus modérés la domination exclusive dont M. Ward semblait avoir fait la base de sa diplomatie. Il nous paraît au contraire, que M. Poinsett a rendu service, sinon à M. Ward; du moins à l'Angleterre, en le ramenant vers des considérations qu'aurait dû naturellement lui inspirer les formes de gouvernement populaire, dont M. Poinsett avait l'habitude que M. Ward.

En effet, nous avons été témoin d'un fait peu important en lui-même, mais qui a laissé une profonde impression dans le peuple. Le cheval d'un Anglais ayant écrasé le pied d'un pauvre Mexicain, celui-ci, de la classe du peuple, lâcha quelques propos dont ces gens ne sont pas avares envers les étrangers. L'Anglais furieux, frappa violemment de son fouet celui qu'il avait blessé, et M. Ward favorisa les poursuites qui furent faites contre ce malheureux, qui fut condamné à la prison pour n'avoir pas, dans un pays libre, trouvé commode d'être écrasé, pour la plus grande satisfaction d'un homme qui allait au galop dans les rues, quand cela est défendu aux gens de pays.

Ce qu'on ne saurait alors l'influence Anglaise n'était donc autre chose que l'impunité d'une classe d'individus arrivés pour peupler et pour exploiter les mines; et qui se targuaient de la protection Anglaise pour tout se permettre. Et l'on ne saurait disconvenir que les gens pensent du Mexique, que les véritables patriotes, incapables de se rendre à telle ou telle influence, ne considérassent comme une ignominie l'insolence d'individus qui, forts de la protection de leur ambassadeur, et de l'immense puissance de l'Angleterre, regardaient les Mexicains à peu près comme ils ont coutume de considérer les gens de l'Indostan. Il est vrai aussi de dire que la conduite de M. Poinsett a singulièrement contrasté avec celle de M. Ward; et nous avons vu un jeune Américain rester deux mois en prison, pour une rixe avec un Anglais, sans que M. Poinsett ait agi dans cette circonstance autrement que comme simple particulier; sollicitant ses amis, mais n'intervenant en rien en sa qualité. Nous nous sommes rencontré, dans cette circonstance, sollicitant pour le même individu, et nous avons pu reconnaître que si M. Poinsett était un compatriote nê, il savait en même temps sacrifier l'amour-propre national au respect pour les lois, et pour les convenances du pays où il était.

Lois de pouvoir être blâmée, une telle conduite nous semble mériter des éloges; car il en est résulté que tous les gens, amis de leur pays, ont tourné vers l'Amérique des regards que jusqu'alors ils n'avaient portés que vers l'Angleterre. S'ils ont senti que l'intérêt de la patrie leur faisait un devoir de la reconnaissance envers l'Angleterre, ils ont vu aussi que la prudence leur faisait une loi de se concilier l'amitié des Etats-Unis leurs voisins, dont le gouvernement analogue au leur serait sans doute moins exigeant. Ils ont justement pensé que l'Angleterre leur ferait acheter moins cher sa protection, si une concurrence aussi puissante que celle de l'Amérique était en tiers dans leurs arrangements politiques.

Voici le secret des intrigues, de la dextérité et de la persévérance de M. Poinsett! Il a profité des fautes de M. Ward sans chercher à lui nuire; mais il a agi de façon à dérouter la faction monarchique, ou l'arbitraire, évidemment protégée par cet Anglais. Dès lors tous les membres influents du gouvernement à l'exception du ministre de la guerre sont, devenus les amis de M. Poinsett et les soutiens de l'influence Américaine. C'est aussi par suite de ce bon accord que M. Poinsett a obtenu que fut admis l'agent secret Français, M. Martin, que l'on eût expulsé si l'on n'eût écouté ses avis. Nous concevons que M. Ward appelle cela de l'intrigue; et que ce soit à ses yeux un délit capital! Mais pour tout bon Américain, pour tout ami de l'indépendance du Mexique, il en sera tout autrement. Et si, comme on le croyait alors, c'est été le parti anti-libéral qui eût influé sur l'admission de M. Martin, il est certain que M. Ward, qui en était l'âme, aurait pu parer le coup que cette circonstance devait porter à son influence; car bien que M. Martin fut l'envoyé d'un ministre étranger, il ne pouvait sans honte renoncer pour la France à une sorte de considération que son caractère diplomatique ne lui permettait pas d'espérer de sitôt; et qu'il n'a dus qu'à l'entremise du ministre des Etats-Unis, et à l'amitié que professe pour la France le gouvernement Américain.

Nous ne disconvions pas que cette conduite de la part du ministre Américain n'ait dû contrarier le ministre d'Angleterre; mais rien d'hostile ne s'est manifesté dans la conduite du premier; il n'a fait que regagner une partie du terrain que l'autre avait envahi de trop. Quant aux

procédés, ils ont été réciproques: fête pour fête, politesse pour politesse; et par-dessus tout, le secrétaire d'ambassade Anglais a résidé chez M. Poinsett pendant tout le temps du voyage que M. Ward a fait à l'intérieur, ce qui a duré plus de trois mois.

La marche de M. Poinsett n'a sans doute pas besoin d'être justifiée; et notre gouvernement est trop habile pour ne pas avoir décelé la cause, et apprécié le mérite des accusations portées contre ce diplomate. Mais il est du devoir d'un citoyen, témoin des faits, qui a observé les différents personnages qui occupaient alors la scène politique, de contribuer de tout son pouvoir à éclairer le public au sujet d'un ministre dont la conduite intéresse l'honneur de son pays.

On a profité de l'appui qu'il a dit-on donné à la franc-maçonnerie d'York, pour l'accuser d'intrigues audacieuses de son caractère. Mais sans entrer en rien dans ce qui peut tenir à l'esprit de secte, n'envisageant la chose que sous le rapport politique, nous pensons que Mr. Poinsett a fait une chose utile en profitant du seul moyen qu'il eût de déjouer les projets des ennemis du gouvernement Mexicain, qui, rangés sous la bannière de la maçonnerie écossaise, ourdissaient en secret toutes les trames qui depuis ont été découvertes.

Si l'on considérait la maçonnerie mexicaine comme une société purement philanthropique, on serait dans une erreur complète à cet égard; et si celle d'York a eu un succès si prodigieux au Mexique, c'est parce qu'elle offrait un moyen puissant d'opposition contre celle d'Ecose, qui servait dès lors de point de ralliement aux ennemis du système existant.

Il n'eût donc pas été surprenant que, ministre d'un gouvernement libéral, M. Poinsett eût encouragé une institution qui devenait, comme elle l'a fait, tout le lien entre les vrais amis de la liberté.

Il nous est difficile d'approuver, en général, une maçonnerie purement philanthropique, et de politiques intérieures, et de gouvernement; mais le fait est fait à Mexico, et l'Yorkisme n'a fait qu'ajouter à la bannière, et à la lutte contre une digue pour arrêter le flot des trames qui menaient l'équilibre social d'une ruine totale. Du reste, les premiers citoyens de la république étaient si bien appréciés ce moyen qu'ils étaient de la maçonnerie d'York. Le ministre de la justice et des affaires ecclésiastiques et celui des finances étaient parmi les chefs; et il y avait danger pour l'état, et si M. Poinsett eût dépassé les limites que lui prescrivaient ses fonctions diplomatiques, il est certain qu'ils s'y fussent opposés. Quant à nous, nous avons vu ce ministre lié avec tous les personnages influents; et nous n'avons pas vu décliner l'influence Américaine tant que nous sommes restés au Mexique.

Quoiqu'il en soit, c'est à cet habile diplomate qu'on a dû la considération qu'ont obtenue les E. Unis auprès des Mexicains; et si M. Ward a vu diminuer celle de l'Angleterre, c'est moins aux efforts de M. Poinsett qu'aux fautes que lui et ses compatriotes ont commises, soit en montrant trop de dispositions à une domination exclusive; soit en donnant, une fausse direction aux affaires des mines.

Les Mexicains voyaient d'un oeil jaloux l'extension que les compagnies Anglaises donnaient aux achats de concessions. Il semblait qu'ils dussent envahir toutes les mines. Et cette maladresse inutile et préjudiciable à leurs intérêts, singulièrement contribua à leur discrédit politique. D'ailleurs, on attendait de leurs immenses travaux une aisance qui résulte ordinairement de l'extraction considérable de métaux. Mais, loin de là, ces travaux mal dirigés n'ont encore rien produit aux compagnies; et par conséquent les métaux sont restés rares. Cependant, le gouvernement Mexicain payait les termes de l'emprunt qu'il avait fait aux Anglais; et le peuple a imaginé que l'Angleterre enlevait à dessein tous les métaux extraits, sans en vouloir laisser rien épancher sur la population. Toutes ces circonstances ont nui à l'influence Anglaise, chez la classe ignorante, tandis que le retard apporté à la ratification du traité de reconnaissance a indisposé la partie éclairée. Mais tout cela était indépendant de M. Poinsett; et s'il reste en butte aux accusations si dénuées de fondement, c'est parce que le gouvernement Mexicain a adopté une espèce de système de bascule, et qu'il penche aujourd'hui vers le parti anti-libéral qu'il croit avoir assez effrayé quand il n'a fait que l'irriter; et qu'alors il est en opposition aux vues libérales de M. Poinsett. La suite nous dévoilera sans doute des mystères qui échappent encore à nos regards; mais à considérer, cette découverte ne saurait être qu'à l'avantage du caractère de M. Poinsett et à la politique de notre gouvernement, et sans vouloir faire le prophète, nous croyons que le gouvernement Mexicain regrettera

les lumières de M. Poinsett et son dévouement à la cause de l'indépendance.

Commercial.

Marché de la Havane, du 13 Octobre.

Table with 2 columns: Item and Price. Items include Farine de Philadelphie, Nlle.-Orléans, Jambons de la Nlle.-Orléans, Suif salé No. 1 à 3, Graisse, Maquaroux, Forc, Café 1ère. qualité, 2de. do., triage, Sucre 3-5 blanc, 3-5 brun, Cane blanche, Cane jaune, Chandelles moules, le quintal, Sucre, américain le quintal, Tabac espagnol, Cochons vivants, chaque.

Conseil de Ville.

Séance du 20 Octobre, sous la présidence de Mr. Prieur.

Lecture est donnée du journal de la séance précédente.

Lecture est donnée des communications du maire.

M. Burthe—Lorsque, samedi, le conseil invita le maire de tenir la main à l'exécution de l'ordonnance concernant les places affectées aux embarcations des bouchers, des caboteurs, ou des frétteurs; nous n'avons pas eu l'intention d'exiger qu'il fit détruire les corps morts sur lesquels les navires ne doivent pas s'amarrer d'ordinaire; mais qu'on a conservés pour les cas de force majeure, et je demande un amendement à cette ordonnance; quant à ce qui concerne les corps morts; et ensuite en ce qui prescra le déplacement de l'escalier des bouchers. Le secrétaire du conseil fait observer que l'on a confondu l'ordonnance du 31 Mars 1827 avec celle du 5 Novembre 1825, et que c'est dans cette dernière qu'est l'article que l'on propose de rapporter.

Messrs. Canonge, Rodriguez et Burthe parlent tour à tour sur ce sujet; et il est décidé que le 3e. paragraphe de l'ordonnance du 5 Novembre 1825 est rapporté; et que le maire est chargé de faire placer l'escalier des bouchers au-dessous de l'alignement de la rue St. Anne, sans que cependant il soit loisible aux capitaines de s'amarrer aux corps morts conservés.

On lit une pétition de Mr. D. Augustin, qui réclame le paiement des \$300 qui lui ont été alloués pour le travail de classement des ordonnances du conseil.

M. Canonge—Je n'ai pas d'objection au paiement de cette somme; mais le fait de réunir par ordre de matières les différentes ordonnances du conseil, n'était pas tout le travail imposé à M. Augustin. Le comité devait proposer des amendemens qui devaient être mis en marge par le secrétaire adjoint au comité. Je demande qu'on autorise le paiement des \$300, le conseil fasse ajouter à sa résolution: "Bien entendu qu'il sera toujours de son devoir de copier les amendemens qu'aura décidés le comité."

M. Rodriguez—Je suis étranger à ce que l'on prétend; mais je pense qu'un ouvrage ne saurait être payé qu'il ne soit terminé; on devait dire à M. Augustin: ramenez \$300 pour votre travail, si le conseil l'approuve. M. Canonge, juste et délicat, nous dit qu'un ouvrier ne doit pas attendre le paiement de son travail quand le retard apporté n'est pas de son fait; mais en payant \$300, quelle responsabilité a le conseil pour s'assurer qu'un jour ou l'autre il sera terminé? M. Augustin peut partir ou mourir, avant que le conseil ait terminé son travail; et dès lors, il faudra perdre ce qu'on aura avancé. Si l'on paye, que l'on exige caution! ce n'est pas la bonne foi de l'individu que je suspecte, mais ce n'est pas ici mon affaire, c'est celle d'un corps; et un corps ne doit jamais se mettre à découvert sans garanties.

M. Canonge—Si M. Rodriguez avait une connaissance exacte des faits, il n'aurait pas fait les objections que je viens d'entendre. Il se trompe sur la nature de l'ouvrage, et sur celle de la responsabilité du comité. L'ouvrage prescrit n'était pas un ouvrage de génie, c'était une compilation. M. Augustin devait classer, comme secrétaire, les différentes ordonnances, et y transcrire aussi les amendemens que le comité devait proposer d'y faire. Le comité avait été autorisé à disposer en sa faveur de \$300, et il pouvait en conséquence les lui payer dès l'instant qu'il aurait eu entrepris l'ouvrage.

Le comité devait, il est vrai, faire des amendemens, et il était du devoir de M. Augustin de les transcrire. Mais si le comité a jugé plus convenable d'attendre; en laissant une marge suffisante, M. Augustin a rempli sa tâche autant qu'il dépendait de